

Les désorientés (2012) d'Amine Maalouf : Désorientés ou Orientés ?

Les désorientés (2012) by Amine Maalouf : Disoriented or Oriented ?

Najib ABDO

Docteur, Maître-Assistant

*Faculté des Lettres et des Sciences Humaines et Faculté de Pédagogie,
Sections II Université Libanaise, Liban*

Abstract

"In response to the issue of a unique or plural identity in the process of globalization, we found it interesting to study Amin Maalouf's novel, *Les désorientés* (2012). Indeed, upon returning to Lebanon, the main character, Adam, seeks to understand both what connects him and what separates him from his roots. This identity dilemma of the emigrant, torn between attachment to cultural heritage and a deep desire to assimilate into another culture, invites the reader to grasp the dynamics of wandering, whether through travel or writing. Indeed, one does not get lost when leaving; they simply find themselves elsewhere."

Nous sommes tous de potentiels écrivains de notre vie. Mais on ne franchit pas forcément le pas. Et pour cause, d'autres le font mieux que nous. Les romans d'Amin Maalouf, c'est un peu de nous qui est raconté. Nous? Des personnages fictifs, mais aussi si profondément humains, construits, inspirés d'un vécu bien réel ancré dans la mémoire de la guerre de chaque citoyen libanais. Ce sont des personnages continuellement tiraillés entre leur appartenance au monde arabe et une langue, une culture occidentale à laquelle ils adhèrent totalement. Ce roman interroge donc cette double identité, notamment à travers le personnage d'Adam, mettant à nu son conflit intérieur entre le désir de rompre avec des racines trop lourdes à porter et la culpabilité de nier ses propres origines. Ces pages mettent aussi en exergue l'opposition entre des hommes à l'identité unique comme Mourad et Nidale, et d'autres à l'identité-rhizome, comme les émigrants, Adam, Albert et Naïm.

Le roman *Les Désorientés* de l'académicien Amin Maalouf, paru chez Grasset en 2012, raconte sans doute l'histoire d'Adam, raconte sûrement l'histoire de son auteur mais aussi et surtout nous raconte. Derrière une trame romanesque où se superposent plusieurs voix, l'auteur cherche à

comprendre comment nous pouvons assumer notre héritage culturel perdu en raison ou à cause de notre pluriculturalisme.

Le passé de la guerre et des conflits religieux et sociaux deviennent-il un boulet lourd de culpabilité pour ceux qui partent ou plutôt, un pilier porteur d'avenir ? Le déchirement du personnage d'Adam le pousse-t-il à assumer la perte de ses racines ou plutôt à revendiquer une nouvelle identité plurielle ? Dans quelle mesure le roman a-t-il trouvé une réponse à ce conflit intrinsèque du désorienté ? Pourra-t-on parler d'une double citoyenneté assumée ?

Nous nous proposons de mettre en lumière ce déchirement propre au personnage d'Adam, déchirement qui se cache derrière un flegme et une prise de position assez rigoureuse puis nous montrerons comment les recoupages de sa vie à travers les mises en abyme narratologiques le réconcilieront avec son orientalité.

Le titre du roman est déjà porteur de ce malaise : « Les désorientés ». Ce substantif, créé à partir d'un adjectif, renvoie à un état d'âme permanent, entre déception et indécision propre au libanais né de la guerre. En effet, nous vivons toujours dans l'entre-deux. L'état de guerre est permanent, les couloirs de paix sont illusoire et, entre les deux, nous nous berçons d'illusions. Nous sommes donc des désorientés parce que nous ne savons pas sur quel chemin nous orienter : la guerre pour nous imposer ou la paix pour survivre ! L'anarchie pour avoir notre mot à dire ou la négociation pour participer à la construction de notre pays !

En fait, nous sommes désorientés parce qu'en nous, existe le désir d'abandonner cette terre instable pour aller se chercher une place au soleil - si soleil il y a - d'une part et d'autre part la volonté de croire encore en ce petit bout de terre, jouet des grandes puissances.

Ce titre met aussi en écho un autre vocable : « Les dés-orientés ». Ces hommes et ces femmes qui sont sans « Orient », qui ont perdu leurs racines levantines. Cette deuxième définition semble être la clé de lecture de ces pages. D'ailleurs, Adam l'écrira lui-même lorsqu'il dira : « Je suis parti de mon plein gré ou presque, mais je n'avais pas tort en disant que le pays était parti, lui aussi, bien plus loin que moi. » (Maalouf, 2012, 66). Un autre roman intitulé *Origines* (2004) fait écho à cette perte lorsque le « je » narrateur reconstitue l'arbre généalogique de sa famille sans jamais nommer, comme dans le roman qui nous occupe aujourd'hui, son pays, son village. Il dira :

« Pour tenter d'expliquer pourquoi je manifeste, depuis le commencement, cette curieuse tendance à dire « mon village » sans le nommer, « ma famille » sans la nommer et souvent « le pays », « le Vieux-Pays », la « Montagne » sans plus de précision... il ne faudrait pas voir en cela un quelconque goût du flou poétique, mais plutôt un symptôme d'un flou identitaire, en quelque sorte et une manière - peu méritoire, j'avoue- de contourner une difficulté. » (Maalouf, 2004, 60)

Sans « Orient » ! Est-ce ce qu'est venu constater Adam, le protagoniste du présent roman, lorsqu'il revient d'urgence à Beyrouth, à l'appel de son ancien camarade agonisant ? Est-il venu pour constater qu'il n'appartient plus à cette terre ou que cette terre ne lui appartient plus ?

C'est bien le sentiment qu'il éprouve en arrivant à l'aéroport. Il n'est plus chez lui. Il prend une chambre d'hôtel ! Il n'appelle pas Mourad parce que les bonnes manières occidentales interdisent d'appeler les personnes tard le soir, quand l'oriental n'en sera pas gêné ! Le coup du sort voudra que Mourad décède dans la nuit... Bref, TOUT SE PASSE pour qu'il reparte vite fait vers sa vie parisienne. TOUT SE LIGUE CONTRE LUI pour qu'il ne reste pas là. Il n'a plus RIEN à faire dans ce Liban.... A-t-il donc perdu son Orient ?

NON ! Adam reste à Beyrouth. Il veut comprendre. Il veut peut-être effacer « la faute » du départ. Mais Pourquoi "faute" ? ET comment l'effacer ?

Sa quête commence. Quelle quête ? Retrouver ses racines, s'y incruste ? OU Revenir au point de départ, de son départ pour tout recommencer ?

Sa première étape : réécrire son histoire, celle de ses amis, celle de leurs choix dans un pays qui bascule dans la guerre. Avec cette phrase qui sonne comme une obsession : « Même quand j'arrête d'écrire sur une feuille, je continue dans ma tête. » (Maalouf, 2012, 109)

Le narrateur relate à son lectorat l'histoire d'Adam. Puis Adam écrit une sorte de journal intime et à un autre niveau narratif, des lettres à ses camarades pour leur annoncer la mort de Mourad et pour organiser une rencontre en sa mémoire. Ses camarades lui répondent... Foisonnement de textes dans le texte !!!

C'est une magistrale mise en abyme de la narration qui, tout en mettant en scène un homme désorienté, n'en est pas moins la preuve d'une direction à prendre pour répondre à sa quête.

De fait, le narrateur crée une mise en abyme du temps. En effet, sur la trame du présent (la mort et les funérailles de Mourad et, en parallèle, les retrouvailles avec Sémiramis), il refait monter en

surface le passé de l'heureuse camaraderie d'université, toute religion confondue, puis le début de la guerre, la peur, la fuite, ceux qui sont restés et ceux qui sont partis, ceux qui ont voulu se suicider et ceux qui ont voulu résister l'arme à la main. Et enfin, il évoque l'avenir d'une rencontre de promotion.

Quel est l'intérêt de ces éclatements narratologiques et temporels qui s'accompagnent aussi d'un éclatement de l'espace ? Adam refuse le retour aux sources et s'installe dans des lieux de passage : l'hôtel, l'aéroport, l'hôtel de Sémiramis, la visite d'une maison d'enfance... - jamais de résidence fixe, celle de ses ancêtres. Jusqu'à cette véranda où ses camarades de jeunesse et lui-même passaient de si longues soirées, il ne veut pas la voir, il ne veut pas y revenir.

Que cherche à éviter Adam ? Réponse ... Son passé. Pourquoi ? Il n'a jamais rien fait de mal... Ah si... une chose... il a quitté son pays en guerre ! comme dirait Mourad, il a « abandonné » son pays, ses origines. Il a laissé les siens derrière lui et il est parti se construire une petite vie tranquille là-bas, dans la ville Lumière. Ainsi, quand Mourad ou sa femme évoquent le rejet d'un héritage culturel, accusent leur camarade de fuite et d'abandon, Adam, lui, rêve d'une ouverture, d'une globalisation, d'une fusion avec le monde entier plutôt que le retour aux racines.

Le passé devient-il alors pour Adam - comme pour tous ceux qui sont partis d'ailleurs- un boulet lourd de culpabilité ou un pilier fier et porteur d'avenir ?

Que ce soit dans *Origines* où il déplie les lettres retrouvées dans la malle de ses grands-parents ou que ce soit dans *Les désorientés*, les courriels qu'il envoie à ses camarades d'université dispersés de par le monde, le « je » et Adam appellent, tout d'abord, à la lecture objective et vide de sentiments d'un passé pourtant agité... En cela, ils commencent tous deux une véritable recherche d'historien : ils ne s'arrêteront jamais sur un quelconque moment de culpabilité mais voudront bien au contraire affronter leurs démons « orientaux ».

Pour cela, l'épistolaire ouvre une véritable voie à cette quête. La lettre est un pont créé entre les générations passées / présentes, c'est un pont aussi entre les hommes éloignés les uns des autres. C'est la mémoire du passé lue au présent. Soit ! Mais la lettre est aussi, du point de vue narratologique, une mise en abyme du récit, - je lis quelqu'un qui lit la lettre – Elle donne accès à une nouvelle intériorité du personnage et mieux encore à un deuxième degré de l'histoire puisqu'elle est enchâssement du récit.

Le passé est lourdeur et gêne ! Toutes ces mises en abyme ne sont-elles pas en fin de compte placées en rapport avec l'idée d'un enfermement, d'un sentiment très fort d'enlèvement. Ne se retrouve-t-on pas « désorienté » dans cette tragique spirale de la culpabilité ? On reprend là une phrase récurrente d'Albert, cet ami d'Adam qui avant de se donner la mort pour fuir, se retrouve kidnappé pour vivre : il dira : « Je ne pouvais plus vivre dans ce pays et je ne parvenais pas non plus à le quitter. » et plus tard, il dira « Ce n'est pas à toi, Adam, que j'apprendrai que notre Levant est perdu irrémédiablement. » (Maalouf, 2012, 143)

Puis, il y a aussi d'autres récits enchâssés. Ce sont les visites qu'Adam fait à ceux qui sont restés. Comme le frère Basile, ce camarade de jeunesse devenu grand ingénieur, brasseur de millions entre l'Europe et le Golfe et qui choisit le monastère pour sa paix intérieure. Ce moine-ingénieur souligne bien des interrogations « Pourquoi s'est-il fait moine ? » (Maalouf, 2012, 321). La réponse est simple pour lui « J'ai passé ma vie à construire, et quand je fais le bilan, je ne suis fier de rien. » (Maalouf, 2012, 321)

À notre tour de faire un premier bilan : à la question de savoir si le passé pour cet émigré de retour chez lui est un poids ou un pilier, nous pouvons dire qu'il est d'abord et surtout, lourd à assumer : La jeunesse insouciante qui précède un départ hâtif, le refus de parler à Mourad, le traître, et enfin, la terrible faute d'être arrivé trop tard pour la réconciliation conduisent à voir un passé peu « reluisant » comme le dira lui-même Adam. Par ailleurs, Mourad est décédé, Ramzi est devenu frère Basile, les autres sont partis... Il n'y a donc plus personne pour lui et il n'est à personne dans cette terre d'origine. Force est de constater que l'Orient ne veut plus d'Adam...

Cependant, sans transition, nous pouvons dire que ce passé est aussi un pilier porteur d'avenir. En effet, le roman ne s'arrête pas sur ces échecs à répétition. Adam commence à envisager un futur... comme la rencontre de ces mêmes camarades du passé sur le sol libanais... non pas sur la véranda de Mourad, cela ne se fait pas, il vient de mourir ! On choisit plutôt l'hôtel de Sémiramis.

Le récit change alors de tonalité et s'engage dans une reconstruction du personnage. Comme si de désorienté sans orient, on pouvait devenir des phares de l'Orient !

En effet, les retrouvailles physiques avec Mourad même décédé et sa femme, avec Sémiramis et la camaraderie amoureuse, avec le frère Basile et son havre de paix, avec Ramez le richard, de

même que ces retrouvailles épistolaires avec Albert l'américain, entraînent un nouveau regard sur le désorienté qu'était Adam.

La mort manquée devient le déclencheur du questionnement et donc le catalyseur d'un changement avec l'écriture comme exutoire, comme expiation.

Petite parenthèse : il y a un fait étrange et récurrent dans l'écriture de Maalouf. Le motif de la mort n'apparaît dans ses romans non comme la fin de quelque chose mais comme un commencement à tout et surtout à l'écriture. On pourrait, en effet, s'arrêter sur cette phrase qu'Adam dit au téléphone à sa compagne parisienne : « Avec la mort de Mourad, j'ai eu envie de raconter l'histoire de mes amis, de la jeunesse, de ce que les temps présents ont fait de nous » (Maalouf, 2012, 130)

De quelle mort s'agit-il ? Ce n'est certes pas la mort-agonie, la mort-souffrance... Maalouf ne s'attarde pas sur le pathétique, elle retarderait la reconstruction de ses personnages - Non ! la mort comme départ, la mort qui tourne une page et qui en commence une nouvelle. Dans *Origines*, c'est la mort du père du narrateur qui met en marche la quête d'un passé familial et sa reconstitution à partir d'une vieille malle renfermant des lettres... encore des lettres !!

Concept un peu optimiste si l'on occulte la difficulté de dire, de se dévoiler. Adam s'accroche à son objectivité d'historien. Il avoue s'intéresser aux siècles révolus plus qu'à sa propre époque mais continuera-t-il : « la vérité, c'est que je me suis senti mal à l'aise, maladivement mal à l'aise, chaque fois que j'ai voulu parler de moi, de mon pays, de mes amis, de mes guerres. Mais depuis deux jours, depuis que je suis ici, je m'efforce de surmonter cette difficulté, pour ne pas dire cette infirmité. » (Maalouf, 2012, 86)

Ainsi donc, la mort engendre paradoxalement la voix et une nouvelle voie avec E. Cette voix du désorienté s'ouvre-t-elle sur une voie d'espérance ? L'héritage culturel, l'identité unique peuvent-ils, sans dommage, devenir une richesse dans la mondialisation. Peut-on assumer avoir été et être ?

Le Liban a toujours été associé à la révolte, la guerre, la violence après avoir été "la Suisse de l'Orient". Et cette dichotomie est une obsession chez le libanais d'ici et d'ailleurs. Au seuil de son roman, Maalouf place une phrase forte de Simone Weil. Il écrit : « Tout ce qui est soumis au contact

de la force est avili, quel que soit le contact. Frapper et être frappé c'est une seule et même souillure. » (Maalouf, 2012, 86) Ainsi, d'emblée, pour l'écrivain, celui qui se bat et celui qui s'en va parce que battu vivent tous deux une identique « salissure ».

Mourad, Bilal et son frère Nidale sont de ceux qui sont restés et qui ont combattu. Albert, Naïm, Adam sont de ceux qui sont partis. Il y a d'un côté ceux qui sont morts après s'être battus dans un esprit nationaliste et, de l'autre côté, il y a les désorientés qui ont recherché une identité plus universelle et qui ont quitté la terre de leurs aïeux.

En ces derniers- dont fait partie Adam-, naissent, à la fois, la culpabilité du départ et sa nécessité. Dans les premières pages du roman, Maalouf / Adam dira : « Il est vrai que chaque soir je redécouvre pour quelle raison je me suis éloigné de ma patrie natale ; mais je redécouvre aussi, chaque matin, pour quelle raison je ne m'en suis jamais détaché. »

Ainsi, il est forcément difficile d'assumer l'accusation de lâcheté pour avoir quitté le navire lorsqu'il était à feu et à sang, et d'aller vivre à l'abri d'un appartement parisien mais il est aussi difficile d'accorder l'espoir à un peuple si enclin à s'autodétruire.

Néanmoins, après la mort de Mourad, après plus de vingt ans loin de ses racines, en devenant l'ordonnateur de la réunion des anciens amis, Adam fait le pari insensé de rendre au pays cette jeunesse partie, de rappeler à ses émigrés que les racines sont incrustés dans la terre même si les branches libanaises sont parties faire de l'ombre ailleurs. Il contredit en cela le plus pessimiste de ses camarades émigrés qui affirmait dans une de ses lettres : « On ne peut pas être à la fois farouchement nationaliste et résolument universaliste. » (Maalouf, 2012, 313)

Le roman n'hésite pas à mettre en scène ce déchirement et sa résolution. Trois, quatre trames romanesques se superposent dans un jeu de lettres et de journal intime. Les lieux se veulent volontairement des lieux de passage vides ou vidés de souvenirs. Des mouvements, des déplacements toujours longs, toujours tournés vers les traces du passé pour le comprendre. Mais un seul point de chute, un seul point convergent : la réunion FUTURE des anciens. Donc, du monde passé peut se créer une nouvelle voie future ...

Que cette réunion ne se déroule pas comme prévu, est-ce un drame ou une bénédiction, un signe ou un avertissement ? Que son coordinateur disparaisse au fond d'un ravin et que le roman qui

commence par la mort de Mourad s'achève par le coma d'Adam est-il la réponse à cet optimisme qui anime le protagoniste ? Ce sont les dernières conversions entre amis qui révèlent le nouvel homme qu'est devenu Adam, arrivé ou presque à la fin de sa quête.

Après avoir opposé l'Occident à l'Orient dans sa manière d'être : L'Occident croyant même s'il se veut laïc et l'Orient plus préoccupé par ses appartenances que par ses croyances, Adam conclut que ce qui compte avant tout c'est l'homme et non ce à quoi il se rattache. Les mots prononcés par Albert le confirment : « Mon meilleur ami parmi les musulmans, c'était Ramez, mon meilleur ami parmi les juifs, c'était Naïm ; et mon meilleur ami parmi les chrétiens, c'était Adam. Moi je voyais d'abord mes amis. » (Maalouf, 2012, 500) Il nous faut comprendre là qu'il voyait d'abord l'homme en tant qu'homme et non homme en tant que sujet croyant ou nationaliste.

Adam est-il donc un citoyen émigré ou citoyen du monde ? Il est clair qu'en cherchant à dépasser un passé lourd de culpabilité, il s'est trouvé une nouvelle identité. Cette identité-rhizome qui a de multiples racines dont la plus longue reste celle qui plonge dans les origines à la recherche de son héritage culturel.

Ainsi, le désorienté du début de la quête ne l'est plus au regard de ce qu'il entreprend : organisant temps et lieu de la réunion, préparant son discours inaugural mais surtout en allant ramasser deci delà ses camarades dispersés.

Ses écrits éparpillés dans sa chambre donnent, dans le dernier chapitre, l'image de racines, de ponts enchevêtrés qui cherchent à atteindre et non à enliser une humanité qui n'appartient plus à une seule terre mais qui appartient au monde.

« Que le monde d'hier s'estompe est dans l'ordre des choses. Que l'on éprouve à son endroit une certaine nostalgie est également dans l'ordre des choses. De la disparition du passé on se console facilement ; c'est de la disparition de l'avenir qu'on ne se remet pas. » (Maalouf, 2012, 67)

Ainsi va la proposition d'Adam : je suis un homme de ma terre – d'ailleurs il laissera dans l'accident final, sa conscience et son sang au fond de la vallée – mais je suis aussi et surtout un citoyen du monde. En ne reniant plus mes origines libanaises, je peux me construire une nouvelle identité beaucoup plus vaste et qui réponde mieux à mes attentes d'humaniste, une identité de citoyen du monde.

En effet, ce n'est pas anodin si Maalouf choisit à son protagoniste le prénom d'Adam : « Je porte dans mon prénom l'humanité naissante, mais j'appartiens à une humanité qui s'éteint. » (Maalouf, 2012, 11) reprend deux fois Adam dans le roman, une première fois dans les pages liminaires et puis à la fin, lorsqu'il est dans le coma et qu'on rassemble ses papiers.

Le peuple libanais, toujours tourné vers la mer, le voyage, peut-il se reprocher, s'accuser de déracinement s'il prend le large ? Comment expliquer, comprendre son besoin de revenir au port pour vérifier que ses racines sont encore là ?

La réponse, Maalouf nous l'a donnée en faisant mûrir progressivement son personnage : nous pouvons être des citoyens du monde et porter notre culture en nous. Ainsi, la globalisation crée un nouvel homme et une culture plurielle. Cette diversité hors de nous et en nous sera alors créatrice d'énergie et de défis.

Bibliographie

MAALOUF Amine, *Les désorientés*, Paris, Grasset, 2012.

——— *Origines*, Paris, Grasset, 2004.

GENETTE Gérard, *Figures III*, Seuil, Paris, Collection Poétique, 1972.

KAKISH, Shereen, « Origines d'Amin Maalouf : Écrire pour se reconstruire », *French Cultural Studies* 1-9, 2020,

https://www.academia.edu/43378124/Origines_dAmin_Maalouf_%C3%89crire_pour_se_reconstruire

Article

« Je parle de voyage comme d'autres parlent de leur maison », *Magazine littéraire*, n° 394, janvier 2001.

« Nos langues et nous », *L'Orient-le Jour*, 7 octobre 2002.

Entretiens et interview avec Amin Maalouf

FERRY, Luc, « Amin Maalouf : propos sur "un nouvel humanisme" », Dailymotion, http://www.dailymotion.com/video/xj6ymt_luc-ferry-arnin-maalouf-propos-surunnouvel-humanisme_news, 2011.

Notice bio-bibliographique de l'auteur

Najib Abdo est titulaire d'un doctorat en Langue et Littérature Françaises. Sa thèse, intitulée *La Mutation du roman et sa réception à travers les œuvres de Queneau, Perec et Robbe-Grillet*, est publiée aux Éditions Universitaires Européennes (EUE).

Il est actuellement maître assistant au Département de Langue et Littérature Françaises, Section II, à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Libanaise, et maître assistant au Département de Français, Section II, à la Faculté de Pédagogie de l'Université Libanaise.

Il est également l'auteur de plusieurs articles : « *L'évolution du personnage et son impact sur le lectorat* », « *L'évaluation mise en scène dans Stupeur et tremblements d'Amélie Nothomb* », « *Les séquelles de l'Histoire narrativisées dans les romans d'Andrée Chedid, la maison sans racines et L'Enfant multiple* ». Ses recherches sont principalement axées sur l'activité littéraire du XX^e et XXI^{ème} siècles, notamment sur les auteurs qui ont mis leur plume au service de la langue, qui ont choisi *l'aventure de l'écriture plutôt que l'écriture d'une aventure*. Par ailleurs, il s'intéresse à l'évolution des approches narratologiques, et sociocritiques ainsi qu'aux théories de la réception.

najibabdo24@gmail.com